

## EUGÈNE DROLET

OU  
L'ÉCOLIER MODÈLE

Suite.

L'attrait pour l'oraison est une récompense que Dieu accorde aux âmes établies dans l'humilité : Eugène, dont nous connaissons les progrès dans cette vertu fondamentale, reçut de Dieu la récompense d'un grand attrait pour l'oraison. La méditation des grandes et consolantes vérités de notre sainte religion servit admirablement à nourrir et à développer sa piété.

Il s'appliqua d'abord à connaître parfaitement la méthode d'oraison et à apprécier les avantages de l'oraison mentale en écoutant avec avidité les instructions qui lui furent faites sur ce sujet. Bientôt il fut capable de faire oraison avec beaucoup de fruit. Pour bien faire oraison, il suffit d'aimer Dieu ardemment : Eugène, qui avait consacré à Dieu tous les sentiments de son cœur, devait donc se plaire à s'entretenir avec l'objet de son amour. Souvent il disait que jamais il n'avait éprouvé autant de bonheur dans le service de Dieu que depuis qu'il faisait oraison. C'est surtout par ce saint exercice qu'il disposait son âme à recevoir les consolations divines au jour des grandes solennités de l'Église, et de ses communions, comme nous l'avons vu dans son règlement de vacances ; il s'était imposé le devoir de faire oraison tous les jours. Il n'y manqua qu'une seule fois, étant ce jour-là dans l'impossibilité de la faire.

Après les vacances, il répéta plusieurs fois que c'était un grand sacrifice pour lui que de ne pouvoir pas continuer tous les jours l'exercice si utile et si consolant de l'oraison, et il demanda à son directeur de lui en procurer l'avantage. Ce n'était pas possible, vu le danger où on l'aurait exposé, d'affaiblir sa santé en retranchant une partie considérable de ses heures de récréation tous les jours. Mais on le consola un peu, en lui disant que la fidélité à la règle y suppléerait jusqu'à un certain point, et qu'il suffirait de faire oraison trois ou quatre jours par semaine, se contentant les autres jours de s'occuper des sujets déjà médités. Il se réjouissait lorsqu'il y avait plusieurs jours de congé dans la semaine, surtout à cause de l'avantage qu'il avait de pouvoir alors se livrer à la méditation. L'heure qu'il s'était fixée était-elle arrivée qu'aussitôt on le voyait abandonner ses amusements pour aller jouir avec Dieu de la conversation dont l'expérience lui avait démontré la douceur ; *non habet amaritudinem conversatio illius, nec tedium convictus illius.*

La première méditation qu'il fit suivant la méthode qu'on lui avait enseignée, fut celle sur le *Salut*. On le trouva à genoux devant le St. Sacrement, la figure baignée de larmes. Il employa une heure entière à la réflexion sur cet important sujet. Ce temps lui parut bien court. Il déclara ensuite que ce fut un des moments les plus heureux de sa vie, et qu'il ne soupçonnait pas que l'on pût goûter tant de douceur dans l'oraison.

La mort et le jugement ont toujours fait sur lui une grande impression lorsqu'il les méditait. Il avait écrit une méditation sur la mort, qu'il tenait continuellement sous ses yeux afin de se rappeler le souvenir de ce passage terrible du temps

à l'éternité. Une image de St. Bruno méditant sur les fins dernières de l'homme et sur les miséricordes de Dieu, lui rappelait la même vérité.

Cette pensée de la mort, si souvent le sujet de ses méditations, le préoccupait beaucoup dans les derniers mois de sa courte vie ; on eût dit qu'il pressentait sa fin prochaine. Pendant sa dernière retraite, il disait à un de ses disciples qu'il s'attendait à mourir dans le cours de l'année : quelques jours avant d'être atteint de sa dernière maladie il communiqua à un de ses maîtres que, dans un sermon qu'il venait d'entendre, quelques paroles sur la brièveté de la vie et sur la mort qui nous menace à chaque instant, l'avaient extraordinairement frappé, et que depuis ce temps il faisait de sérieuses réflexions sur ce sujet.

Ce qui montre combien l'oraison avait familiarisé cet enfant avec l'idée de la mort, c'est que le jour qu'il entra à l'Hotel-Dieu pour ne plus en sortir vivant, sa sœur étant venue le voir, lui fit l'observation qu'il était triste. "As-tu envie de mourir", lui dit-elle ? "Je le demande tous les jours", répondit Eugène.

Il semble d'ailleurs que Dieu lui ménageait souvent des circonstances qui lui rappelaient le souvenir de la mort. Ayant demandé un livre pour s'occuper pendant la maladie, on lui prêta un petit livre intitulé : *le jour des morts*. Il avait souvent sous les yeux deux images qui fixaient son attention et faisaient une grande impression sur lui : l'une représentait la mort du pécheur, l'autre la mort du juste. Tout cela ranimait sa foi, l'engageait à vivre saintement et le préparait au grand passage qu'il devait bientôt entreprendre.

Nous venons de voir qu'il demandait tous les jours à mourir. En effet, la mort quelque effrayante qu'elle soit par elle-même, lui était devenue en quelque sorte familière par ses fréquentes méditations sur cette salutaire pensée. Les terreurs de la séparation de l'âme et avec le corps, n'empêchaient pas Eugène de la désirer véritablement. C'est qu'il espérait mourir de la mort du juste et aller au ciel. Toutefois cette confiance était accompagnée de crainte et d'humilité. "Si nous avons à paraître devant Dieu pour être jugé, disait-il, quelque fois, nous serions couverts de honte : qu'est-ce que nous pourrions dire pour nous justifier ?" Plus d'une fois Eugène fut remarqué, ayant les yeux tournés vers le ciel, et remplis de larmes. Lorsque la conversation roulait sur les beautés de la patrie céleste, il éprouvait un bonheur sensible à s'entretenir des délices que l'on y goûte. "Que le ciel doit être beau ! Que les Anges et les Saints doivent être heureux ! disait-il avec des soupirs qui faisaient voir son mépris pour les plaisirs de la terre, et l'ardeur de ses desirs pour les biens de l'autre vie.

Et ainsi ceux qui vivaient un peu plus dans l'intimité de cette jeune belle âme pouvaient la voir s'enflammant tous les jours de plus en plus de ce feu qui s'allume dans la méditation, *in meditatione meâ exardescet ignis* : sous l'action de ce feu vivifiant, ils la voyaient se purifiant, se dégageant des affections terrestres, puis, dans sa tendre jeunesse, s'élevant jusqu'aux régions sublimes de l'amour où les âmes saintes disent en soupirant : *quàm sordet terra dum aspicio cælum !*

Ce désir du ciel qu'il avait puisé dans l'oraison le conduisit tout naturellement à aimer beaucoup le culte de